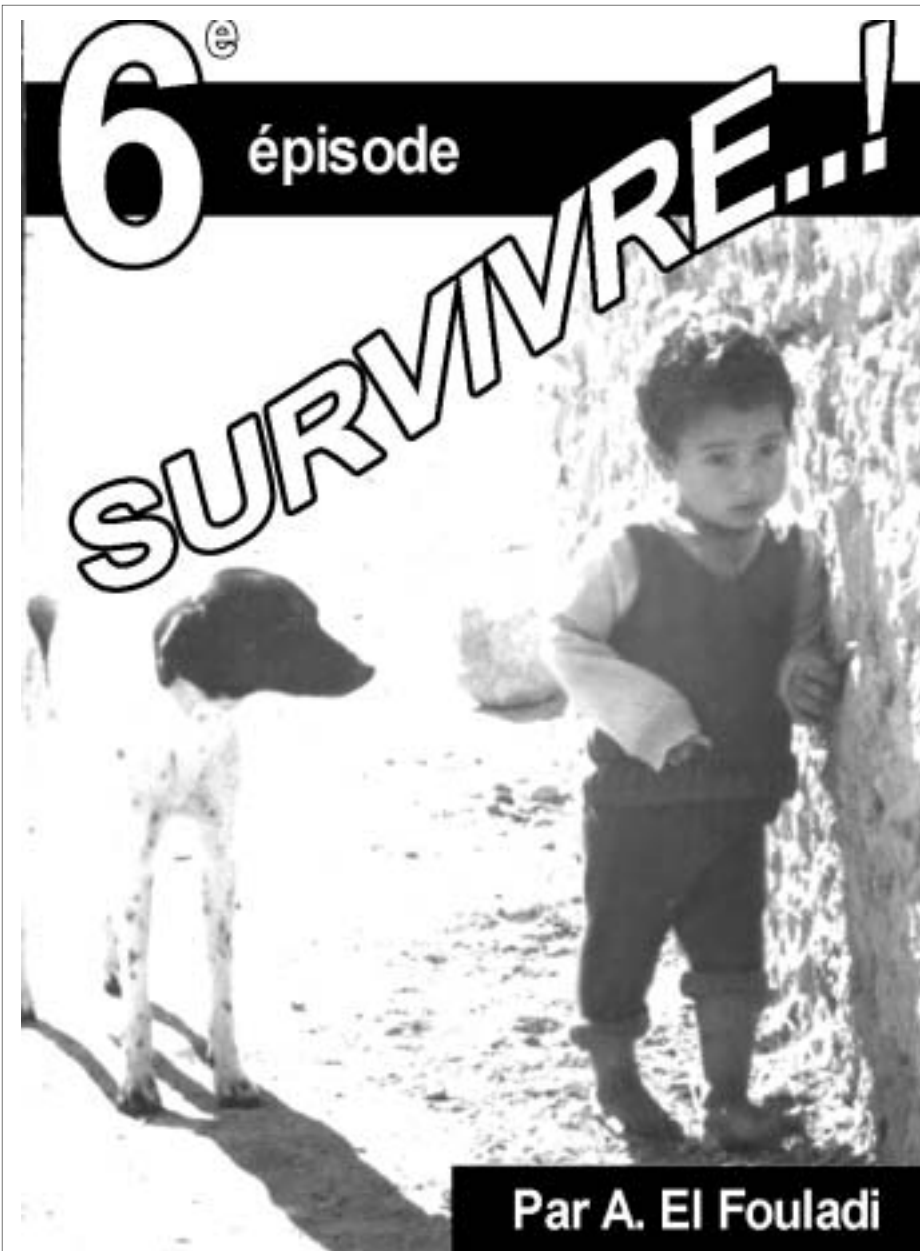


SÉRIE « SURVIVRE »

L'école buissonnière

Il est important d'allumer une flamme. Plus important encore le geste, aussi petit soit-il, qui la maintient allumée !



Par A. El Fouladi

Boujniba (à l'instar de Khouribga, Sidi Boulanware et Hattane) est un don des phosphates comme l'Égypte est le don du Nil. Je ne peux m'empêcher de faire cette comparaison car à chaque fois que je m'approche de la région, venant de Casablanca ou de Béni Mellal, les terrils du stérile des phosphates, qui se découpent au loin à l'horizon, me font penser aux pyramides égyptiennes.

La comparaison s'arrête là, car si la région est aride, il n'y a point de Nil ; Juste quelques pharaons momifiés par l'orgueil... Souvent par la misère en cette fin des années 1950.

Sur une carte à grande échelle, le village se divise en deux parties: 1) un noyau formant le village de l'OCP proprement dit et 2) un amalgame de constructions entourant ce noyau, en fer à cheval et allant de l'école publique jusqu'à la plus humble des baraques. Ce fer à cheval est ébréché au sud-ouest par un large et profond talweg qui rejoint, au loin, les limites abruptes du plateau phosphatier et qui est ouvert à l'est sur des champs se transformant en une tapisserie multicolore durant le printemps mais qui incarnent la désolation le reste des saisons.

C'est par dessus ce talweg que j'ai failli

faire un saut plané en fuyant l'orage; Vous vous en souvenez ? Le Talweg de *Lalla Fatna Bent Ahmed* ; Une sainte plus inconnue que le soldat inconnu mais non moins vénérée par des femmes qui viennent chaque jour papoter dans sa grotte et la mettre au courant des ragots du village.

Pour ériger le village de l'OCP, les architectes français se sont lancés le défi de construire des maisons modernes tout en conservant l'originalité de l'architecture et de l'environnement marocains. Et ils ont réussi: Le village se présente donc comme une Casbah ayant une entrée principale à l'ouest, et quatre entrées secondaires: deux à l'est et deux au sud. Les cinq entrées donnent sur un dédale de rues savamment dessinées pour créer l'ambiance de villes impériales. De telles rues conduisent toutes à la place publique, un large carré entouré par des arcades, lesquelles devancent des boutiques. C'est dans cette place qu'on trouve la boulangerie, la mosquée avec son très beau minaret, le poste électrique, la grande fontaine et les bains publics.

En se promenant dans le village, il est possible de tomber quelquefois sur des fontaines décorées avec des fines mosaïques, d'aboutir sur des impasses couvertes par des madriers de bois (sur lesquels

s'étend paresseusement au soleil une vigne ou une quelconque plante grimpante) ou d'apercevoir des balcons qui surplombent les rues, soutenus par des piliers sculptés et couverts par des tuiles vert émeraude. Le tout donne un certain mystère et une certaine personnalité au village qui le distinguent, ne serait-ce que pour moi, des trois autres villages miniers de la région : Khouribga devenue maintenant une grande ville, Sidi Boulanware et Hattane qui traînent toujours de la patte.

Pour bénéficier d'un logement dans ce petit monde merveilleux de l'OCP, l'ouvrier doit avoir des enfants à sa charge et doit le prouver, livret d'état civil à l'appui. Mon père n'avait pas cette «pièce à conviction» car l'état civil est l'œuvre des «diabls» français. Or, comme je l'avais déjà écrit, les gens de la campagne, de loin la majorité au pays, ont une résistance naturelle à toute habitude étrangère qui vient troubler leur conservatisme non moins naturel !

En outre, déjà le fait de déclarer les bêtes, en leur possession, cela leur coûte un impôt ! Que dire de déclarer des enfants au colonisateur! Dieu seul sait les catastrophes qui peuvent découler d'une telle déclaration: Travaux communautaires, scolarisation obligatoire, campagnes de vaccination qui pourraient cacher une campagne de durcissement des cœurs par une quelconque potion magique et Dieu seul sait quoi encore!

Donc comme la majorité des marocains à cette époque, mon père n'a déclaré la naissance d'aucun de nous trois. Or voilà que le Maroc indépendant commence à montrer quelques côtés positifs de l'opération «État civil» et donne toutes les facilités pour accomplir cette opération par les récalcitrants ! Et l'OCP en rajoute : En prouvant qu'on a des enfants (par un carnet d'état civil) on peut bénéficier d'un logement au village avec électricité et cabinet de toilette relié au système d'égout public ! Wow ! On peut faire pipi chez soit sans être obligé de voyager pour cela dans les terrains vagues entourant la cité ; Ce qui manque d'élégance pour les dames et ce qui cause un sérieux problème, les nuits sans lune, pour tout le monde !

Rien que pour ces avantages civilisateurs, mon père se précipite pour avoir son livret d'état civil. Il conduit toute la marmaille à Khouribga et nous fait passer devant un officier d'état civil en vue de vérifier au pifomètre que nous faisons bien l'âge qu'il a déclaré pour nous, lors d'une enquête préliminaire. Sitôt cette formalité accomplie, le Monsieur signe le livret et le donne à mon père qui s'empresse de nous le montrer fièrement une fois montés dans l'autobus pour revenir à Boujniba.

Beaucoup plus que les sièges de l'autobus, que je prends pour la première fois, plus encore que les poteaux téléphoniques, avec leurs guirlandes d'hirondelles, qui défilent dans le paysage à une vitesse enivrante, ce qui m'a marqué ce jour, c'est de voir mon père miniaturisé sur une photo collée à la seconde page du livret d'état

civil, timide s'il vous plaît ! Et l'air surpris dans sa djellaba rayée comme un zèbre, à laquelle on a accroché une ardoise portant son numéro matricule de l'OCP: 2794 si je me souviens bien. Bref, tout l'air d'un vrai prisonnier, malgré l'indépendance du pays !

Quelques jours plus tard, on nous affecte une maison dans le village. Et pour moi c'est un palais! Car même s'il n'y a qu'une seule chambre à coucher, il y a une très grande cuisine (assez spacieuse pour les marmites le jour et pour moi et ma sœur la nuit) et, en plus de l'électricité et du toit en ciment armé, il y a effectivement un cabinet de toilette ! Donc plus besoin de faire des centaines et des centaines de mètres et de se camoufler, comme dans un champ de bataille, pour répondre aux plus simples des appels de la nature! Mais il y a une autre merveille: Un petit coin de paradis d'environ 4 mètres carrés de terre qu'on n'a pas dallé afin de faire un peu de jardinage et garder ainsi un lien avec *laaroubia* (campagne) Je vais enfin avoir mon verger... Comme mon grand-père... Comme ma tante de la montagne !

Mon père nous a annoncé que dorénavant tout ira bien et que nous ne sommes pas au bout de nos bonnes surprises. Et il semble avoir des dons de devin car quelques jours plus tard il revient de son travail au comble de l'excitation! Enfant que je suis, je ne peux faire mieux !

Il vient de recevoir ce que, je l'ai su par la suite, n'est qu'une vulgaire carte postale. Il pose devant nous l'objet énigmatique qui représente une place publique avec une dizaine d'autobus tout en couleurs entourés par une foule de gens. Comme sa science se réduit à déchiffrer l'écriture arabe, avec grande difficulté bien sûr, il fait appel à une quelconque science occulte pour nous expliquer le sens et le contenu de la carte.

Selon ses dons occultes, les gens du gouvernement ont décidé, en guise de reconnaissance pour sa participation au mouvement de libération de la patrie, de lui attribuer un agrément de transport et vont même lui donner un autobus pour le dédommager de la prison et de la résidence surveillée qu'il avait endurées auparavant! Les responsables lui ont donc envoyé la photo de ces autobus pour qu'il puisse faire son choix, à tête reposée.

A mon tour de sauter au plafond de joie et de m'écrier :«...Et quand je serai grand je serai le chauffeur de notre bus et toi, Papa, tu seras le graisseur !». Une giflette agrémentée d'un «*Espèce d'âne et de mulet*» me fait savoir qu'il décline affectueusement mon offre ! Et dire que c'est le graisseur qui donne les billets et c'est lui qui encaisse l'argent ! C'est ce que j'avais constaté quand nous avons fait notre périple à Khouribga pour récupérer le livret d'état civil ! Mais probablement papa n'avait vu, quant à lui, du graisseur que la corvée des bagages qu'il est obligé de charger et de décharger du toit du bus !

Mon père a fini par oublier ce manque de

À suivre : page 19

SÉRIE « SURVIVRE »

L'école buissonnière

Suite de la page 18

respect que je lui avais témoigné car le voilà qui me propose aujourd'hui de l'accompagner à la mine, située à 2 kilomètres du village, pour ramener sa ration de carbure de calcium, matière utilisée dans les lampes d'acétylène par les mineurs pour s'éclairer dans les galeries minières souterraines.

J'étais, pour ainsi dire, fou de joie car j'adore voyager et les deux kilomètres qui séparent le village de la mine sont pour moi toute une expédition ! Je vais enfin voir de plus près cette imposante pyramide (et qui n'était autre que le terril du stérile).

Tout est pour moi source d'émerveillement ce jour-là: Du train qu'on s'affaire à charger de minerai blanchâtre et poussiéreux au convoyeur qui sort des entrailles de la terre, qui escalade la fameuse pyramide et qui déverse son contenu de pierres et de poussière dans un grand fracas sitôt le sommet atteint !

J'étais si absorbé par tant de mouvement et tant de vacarme que je n'avais même pas vu arriver l'homme qui vient d'embrasser mon père, qui se penche vers moi pour faire de même et qui revient serrer à nouveau mon père dans ses bras !

Et mon pauvre père n'arrive pas à contrôler ni son émotion ni sa fierté d'être en présence d'un homme si distingué et si bien habillé à l'européenne par dessus le marché ! Il parle si haut, tout en posant le bras sur les épaules de l'inconnu, qu'il finit par faire tourner la tête, à tous les ouvriers qui passaient par-là, dans un sursaut d'étonnement ! Mais je crois que c'est ce qu'il voulait: Les étonner, les rendre jaloux !

Quant à moi, je suis au comble de l'étonnement et de l'admiration devant mon père qui vient de dompter un homme cravaté ! Au fait ? À quoi sert ce morceau de tissu ? Là d'où je viens, seuls les bourricots, ainsi que d'autres animaux distingués, portent un collier pareil pour que le propriétaire puisse les faire marcher au pas !

Et mon père l'enturbanné, *Laaroubi* tient un homme à cravate ! Ah mes amis quand je vais vous raconter ça demain ! Plus jamais vous n'allez me regarder de la même façon ! Le deuxième classe que j'étais vient tout à coup d'être promu général dans le Maroc des miracles, des *m'as-tu vu* et des merveilles !

Et voilà que l'homme cravaté, tout en posant la main sur la boule de billard qui me sert de tête, daigne s'adresser à moi avec gentillesse et douceur qui transforment mes joues en tomates ayant longtemps mûries sur leur branche :

- Vas-tu à l'école mon petit ?

- Oui ! À l'école coranique ! Répondis-je candidement.

- Il est temps que tu ailles à l'école publique fiston !

- Euh ... Mon père ne veut pas que je devienne un Satan français ! Osais-je répondre avec cet entrain dont seuls sont capables les timides téméraires !

Ma réponse déclenche toute une discussion entre les deux hommes, discussion où ils ont échangé des arguments dont la logique et le contenu sont au delà de ma compréhension. Je leur tourne donc le



1962: Avec mes condisciples du cours moyen 2^{ème} année, mon maître de Français (à gauche), mon maître d'Arabe (à droite) et mes brodequins « King size » (à mes pieds).

dos pour me régaler du spectacle de toutes ces mécaniques en furie, spectacle dont je m'efforce d'enregistrer tous les détails afin que, plus tard, je puisse m'en vanter devant mes condisciples et mes deux sœurs.

Mais voilà que l'homme cravaté semble se fâcher. Il demande à mon père durement s'il veut oui ou non rester son ami. Mon père lui lance une série de «oui» empressés qui volent timidement bas. «Moi aussi je veux rester ton ami, répond l'étranger, mais à une seule condition: Que tu envoies le petit à l'école publique».

Que se passe-t-il ? Est-ce mon père qui tient l'homme à la cravate ou c'est la cravate qui tient mon père à l'homme ? Je viens du coup de me rendre à l'évidence que ce morceau de tissu a des vertus magiques. Et si la corde permet à *Laaroubi* de traîner l'âne, *Laaroubi* des années 1950 se fait traîner par la magie de la cravate au pied des hommes cravatés !

Bon trêve de philosophie à quat' sous et revenons à mon pauvre père qui cherche une excuse pour gagner du temps et qui finit par la trouver: «*Nous sommes au mois de novembre : Il est donc trop tard pour cette année*» Il verra ce qu'il pourra faire l'année prochaine.

L'étranger rétorque que si c'est seulement novembre qui est un problème, alors il va résoudre le problème tout de suite. Il demande à mon père de l'attendre et il se dirige vers les bureaux administratifs de l'unité minière. Et moi, je m'empresse de demander à mon père qui est cet étrange étranger qui l'impressionne tant que ça ?

Il me répond que c'était son compagnon de cellule!

Décidément la prison peut mener très loin ceux qui ont eu la chance d'aller à l'école ! Dieu seul sait où, moi, je peux aller, avec cette école, sans même faire de prison !

L'ex-détenu revient quelques minutes plus tard et tend à mon père une enveloppe cachetée en lui disant : «*Tu apporteras cette enveloppe au directeur de l'école de ma part aujourd'hui même et il va inscrire le petit*». La discussion tombe ensuite

dans des banalités et, avant de se quitter, l'ex-détenu dit à mon père: «*Au fait, je suis muté de Khouribga au magasin central de cette unité minière. Nous aurons l'occasion de nous revoir plus souvent car je suis chargé entre autres des explosifs. Je savais déjà que tu étais boutefeu.*»

Comment ? Eh bien en discutant avec l'un de ses amis qui est officier d'état civil, de la résistance et de la prison, ce dernier lui dit qu'un ancien prisonnier originaire de la région de Béni Mellal est passé le voir.

«*Il m'a décrit le bonhomme. Alors j'ai su que c'était toi. C'était à la veille de mon départ en congé pour Casablanca, Rabat et Tanger. D'ailleurs je t'avais envoyé une carte postale de Tanger. Comme je n'avais pas ton adresse, je l'ai envoyée ici, à l'unité minière... Au fait l'as-tu reçue ?*»

Bien sûr qu'il l'avait reçu ! Et nous avions tellement fantasmé sur les bus qu'elle contenait ! Les rêves de transporteur en commun de mon père s'envolent en fumée. Il ne sera pas graisseur receveur... Pas plus que je ne serais chauffeur d'autobus !

Mais les retrouvailles de mon père avec son ami semblent compenser largement sa déception. Durant tout le trajet il ne me parle que de la prison et de son compagnon de cellule et moi je ne pense qu'à l'opportunité qui vient enfin de s'offrir à moi pour entrer enfin à l'école publique. Maman va être si contente là-haut ! Je pose alors la question fatidique à mon père: Quand irons-nous voir Monsieur le directeur ? Il me répond qu'il va voir selon ses disponibilités et que d'ailleurs ce n'est pas si urgent que ça.

Oh que si ! Il n'y a rien de plus urgent pour moi que ça ! Et je n'ai d'autres priorités que celle-là. Aussi, une fois à la maison, j'attends qu'il enlève son bleu de travail, qu'il mette sa djellaba et qu'il aille faire ses ablutions pour prendre l'enveloppe dans sa poche et courir de mon propre chef à l'école. Quant aux conséquences, eh bien j'ai compris instinctivement à tel point il tient à son ami et combien son ami tient à mon entrée à l'école !

Les élèves sont en récréation. Je me mêle à la foule et attends. Quand la cloche sonne, des rangs se forment devant les salles de classe. Je reste un moment tout seul dans la cour, subjugué par tant d'ordre et de discipline. Chaque rang est formé en ordre croissant, les plus petits devant et les plus grands derrière. En outre les rangs eux aussi semblent jouir d'une certaine hiérarchie en fonction de l'âge. Rien à voir avec nous autres à l'école coranique !

Il faut y aller ! Je fixe mon choix sur un groupe moyennement âgé et je m'y mêle.

Des messieurs habillés en blouses blanches arrivent et font signe aux élèves de rentrer dans les salles de classe: Ce sont les maîtres. Je rentre moi aussi et impose ma présence à deux occupants d'un banc de la première rangée.

Quand le dernier élève entre, le maître le suit et ferme la porte derrière lui. Tout le monde se lève d'un bloc. Quoique je n'aie pas saisi le but de cette manœuvre, je l'exécute presque au garde-à-vous. Le maître prononce quelque chose et tout le monde s'assied. La leçon commence illico et voilà que le maître s'adresse à moi. Mon oreille capte quelque chose du genre: «*Ki è ti ? Kiski ti fi là?*» C'est quoi ce charabia ? C'est ça le Français ?

Une quarantaine de yeux se braquent sur moi, attendant une réponse qui ne vient pas. Le maître s'y est pris à plusieurs reprises et quelques élèves commencent déjà à rire dans la barbe qu'ils n'ont pas. Alors je me dresse, brandis la fameuse enveloppe au Monsieur et lui dis dans le plus bel arabe dont j'étais capable: «*Je veux voir Monsieur le directeur!*». Miracle! Il oublie du coup son français et me répond, dans un arabe *Aroubi* aussi impeccable que le mien : «*le bureau du directeur est à l'autre bout de la cour !*»

Il y a bien une bâtisse enveloppée de plantes grimpantes comme ma belle-mère de son haïk. J'en fait le tour deux ou trois fois (de la bâtisse bien sûr) avant de trouver un semblant d'entrée. Par précaution, je tiens à m'en assurer avant de m'y aventurer. Il faut demander à quelqu'un. Mais à qui ? La cour est déserte ! Je fais donc appel à tout le savoir-faire de campagnard qui me reste, après mon intégration réussie dans ce bled, pour dénicher le pauvre directeur de sa tanière.

Dans notre douar, quand il y a urgence, et qu'on veut ramener un membre de la famille à la maison, on monte sur le toit et on crie, très fort, son nom. Il y a toute une technique pour lancer l'avis de recherche: On commence toujours par un «*Waaa*» très long. Vient ensuite le nom du recherché suivi par un «*Haouh!*». La durée du «*Waaa!*» et du «*Haouh!*» est proportionnelle à la distance. Un avis de recherche concernant un certain Paul, moyennement éloigné, se transcrit par «*Waaa...! Paul...! Haaaouh!*». Pour accuser réception de l'avis, Paul doit crier à son tour «*Waaa... N'aam ! Haouh... !*». *N'aam* signifie Oui. *Waaa* et *Haouh* ne signifient rien. La réponse de Paul serait équivalente au «*Je te reçois cinq sur cinq*» français ou au «*Roger*» américain. Notez bien

À suivre : page 20

SÉRIE « SURVIVRE »

L'école buissonnière

Suite de la page 19

qu'il n'y a aucun Paul dans notre douar: c'est juste un exemple. Mais vous l'avez deviné !

Le crieur doit ensuite transmettre le message objet de l'appel sur la même longueur d'onde .

Et c'est ainsi que tout le douar saura qu'un tel a servi le dîner à telle heure, qu'il a reçu une visite d'un cousin, qu'une ruade de son âne a atteint en plein visage son fils ou que sa femme s'est faite piquer par un scorpion qui s'est logé dans ses babouches... etc.

Est-ce là l'origine de l'expression «téléphone arabe» ? Ce serait injuste car les berbères utilisent le même téléphone ! Mais il semble que le «téléphone arabe» serait plutôt équivalent à une station radio ou tout le monde est en même temps présentateur et auditeur. Bon, bref , On vit dans l'intimité quoi!

J'ai donc lancé un «Waaaa Monsieur le directeur Haaaaouh!» avec force mais sans trop de conviction. Or, surprise ! Je reçois sur-le-champ un «Waaaa... N'am... Haouh !» de même puissance d'émission et dans le même style que mon appel ! Ce qui laisse deviner l'origine de mon interlocuteur... Qui a sûrement répondu par réflexe ; car en temps normal une telle façon de répondre serait inconvenante pour un homme cravaté, directeur de surcroît ! Au fait, tout ce beau monde serait-il de la congrégation, se cachant tant bien que mal derrière le nœud d'une cravate ? Et serais-je assez chanceux pour que le directeur soit un cousin éloigné ?

Non, il ne l'est pas ! Il n'a pas l'air de l'être: Ni par son costume et sa cravate, ni par une quelconque familiarité après avoir ouvert l'enveloppe et lu la lettre. Il se contente de me demander où est mon père. Je lui réponds qu'il est à la maison. Il m'intime l'ordre d'aller le chercher sur-le-champ. Et... de ne pas oublier d'apporter le livret d'état civil !

Ah ce livret, ! Clé de notre maison hier, clé des lumières de mon cerveau aujourd'hui !

Mon père ne m'a pas caressé la joue d'une gifle ni ne m'a servi de hmar (âne) en vue de saluer mon initiative. Pire : il s'est empressé de me suivre, le regard inquiet. A-t-il peur ? Il me semble que oui car sitôt devant le directeur, il s'est confondu en excuses tout en m'accusant d'être parti sans attendre qu'il m'accompagne. Le directeur accepte les excuses et ordonne à mon père de m'envoyer en classe dès demain.

- *Bien Monsieur le Directeur ! Serait-il séant que le bourricot emmène avec lui des dattes pour ses condisciples ?*

Sans proscrire cette pratique propre à ses concurrents, le directeur a eu le réflexe de la moderniser. Il suggère donc à mon père des bonbons au lieu de dattes farcis aux vers. Pense-t-il que ça fait plus occidental ? Que cela va faire de son école, une école plus moderne ? Il ne nous l'a pas expliqué: Un directeur donne des ordres. Il ne donne pas d'explications.

Et c'est ainsi que, sur ordre de Monsieur le Directeur, je me présente le lendemain, devant la direction avec un gros sac en papier mâché plein de bonbons en forme de petites montres multicolores qui, quand

on les suce on a l'impression de sucer un mélange de chaux éteinte et de gélatine sucrées.

Le directeur me conduit à ma classe et me présente à mon maître à qui je m'empresse de confier le sac de friandises. Mais les bonbons ne seront pas distribués le jour même à mes nouveaux condisciples, comme le veut la coutume, car le maître, à son tour a tenu à tailler en brèche cette même coutume. Il a trouvé à l'offrande un usage pédagogique et s'en est servi pour faire rentrer dans nos tronches d'arriérés les rudiments du calcul. Et quand l'un parmi nous répond correctement à une question, il reçoit un bonbon en guise de récompense.

Mon ancienneté à l'école coranique n'a pas servi à grand chose. Mais malgré cette pénalisation, je me trouve très bien à l'école publique, et ce, pour plusieurs raisons: Tout d'abord, je n'aurais plus à nettoyer chaque matin la grande planche de bois qui me sert d'ardoise, de l'induire d'une sorte d'argile smectique pour la rendre blanchâtre et d'attendre qu'elle sèche au soleil timide du matin. Plus question aussi du rituel des coups punitifs quotidiens: 1.) Le matin, lors de la dictée des versets de Coran, à chaque fois qu'il y a erreur d'orthographe, 2.) Le reste de la journée à chaque fois qu'on s'endort bercé par la mélodie vocale des élèves répétant en boucle, et à haute voix, leur leçon pour mieux la loger quelque part dans leur cervelle et 3.) En fin d'après midi quand on doit réciter les versets, écrits le matin, avant de partir à la maison.

Nous écrivons maintenant avec des crayons de différentes couleurs sur du papier s'il vous plaît! Oh que c'est joli ! Quand on utilise l'ardoise, s'est avec de la craie multicolore qu'on écrit dessus et non avec cette encre qu'on fabrique en brûlant de la laine de mouton encrassée. Oh que c'est agréable ! C'est à peine si on ne confond pas tout ces beaux bâtonnets de craie avec des bonbons !

En outre, nous nous asseyons maintenant sur des bancs au lieu de nous asseoir par terre, serrés comme des sardines. Ajouter à cela qu'il n'est plus question de recevoir des coups avec un rameau d'olivier d'une façon aléatoire, quand le maître juge que nous ne crions pas assez fort nos versets de coran à son goût. Le rameau est maintenant remplacé par la règle : Plus moderne, plus pédagogique et plus tranchante aussi. Les coups ne sont plus distribués sauvagement, partout sur le corps avec un penchant prononcé pour la tête, mais d'une manière civilisée : Juste sur la paume et sur les doigts de la main !

Bien sûr ! Il y a quelques maîtres qui se laissent emporter, qui cassent des règles sur des têtes dures et qui font appel même à la paume de leur main. Mais ceux-là, ils font exception : Ils sont souvent à cheval sur les deux systèmes. En général, le maître est si gentil qu'il fait la «livraison à domicile» en se donnant la peine de se déplacer jusqu'au banc du méchant élève. Rien à voir avec le fquih (maître d'école coranique) dont la longueur du rameau d'olivier est proportionnelle à sa paresse !

Et le meilleur pour la fin. J'ai enfin le droit

de laisser pousser mes cheveux. Et ils s'en donnent à cœur joie au point où il est difficile d'imaginer qu'un jour je vais redevenir aussi chauve que Monsieur Net !

Tout au début, je recevais souvent des coups de règle. Mais voilà que le maître demande de temps en temps un volontaire pour lui apporter du thé quand il reçoit une visite ! Or, j'ai remarqué que ces volontaires, en plus d'aller chez eux en plein classe, ne reçoivent les coups de règle qu'en cas de livraison collective. Je me suis donc porté volontaire un jour. Les coups ont cessé sitôt et je suis même devenu un très bon élève! En témoigne les mentions «Médiocre» ou «faible» qui ont disparu des marges de mes cahiers !

Ma première année à l'école a été très enrichissante: j'y ai appris à lire correctement, à écrire assez bien, à calculer un peu et à me méfier terriblement des flaques d'eau. Concernant ce dernier point, nous nous amusons, en revenant de l'école, à nous faire asperger les uns les autres en pataugeant dans les flaques d'eau. Plus on frappe fort, plus l'eau gicle au loin ! Or j'ai oublié que j'ai troqué, pour la saison des pluies, mes brodequins aux semelles blindées contre des bottes en caoutchouc ! Résultat : Après un coup bien asséné dans la flaque d'eau, je retire mon pied avec une planche bien collée à ma botte. La douleur était intense: Le clou planté dans la planche a traversé la semelle et a pénétré profondément dans la plante de mon pied. Des adultes qui passaient par-là, m'ont maîtrisé et m'ont enlevé la planche du pied. Je rentre chez moi en boitillant décidé à oublier cet incident.

C'était compter sans mes ganglions de l'aine qui ont vite fait de devenir douloureux. Malgré cela, j'ai continué d'aller à l'école jusqu'au jour où mes dents se mirent à jouer des castagnettes . C'était en pleine classe. Le maître me permit d'aller chez moi. Et en arrivant à la maison, on jeta sur moi toutes les couvertures disponibles... Sans arrêter pour autant mes tremblements. Pour ma belle-mère le responsable de mon état ne peut être qu'un démon que j'ai dérangé dans son sommeil. Elle décida d'envoyer ma grande sœur me chercher un talisman chez l'un des Fquih de l'école coranique qui ne dédaignent pas de faire des heures supplémentaires en tant que sorciers.

Au fait, quelle serait sa réaction si elle apprend que le démon qui m'a frappé a l'apparence d'un clou rouillé ? Je lui ai donc demandé s'il arrive aux démons de se reposer dans les flaques d'eau. Elle est convaincue que « oui ». Je lui ai demandé si ces mêmes démons peuvent rentrer dans un corps par un petit trou fait par un clou dans le pied. Elle me regarda un instant avec des yeux ronds, convaincue que je suis entrain de délirer. Je lui expliquai alors l'incident de la planche. Sur le champ elle annula la commande du talisman et me demanda de lui montrer ma plante du pied.

Mais rien que le toucher de la plante était un supplice ; Ce qui obligea ma belle-mère à attendre mon sommeil pour presser la blessure afin d'en évacuer le pus. Elle lui appliqua ensuite des herbes médicinales en poudre avec, par dessus, des

pelures d'oignons ; Le tout entouré fermement d'un tissu en guise de pansement. Le lendemain, je commence à me sentir mieux. Aussi, j'ai pris mon cartable et j'ai voulu retourner en classe ; Ce que mon père me refusa. Quand je lui ai fait part de ma peur de recevoir une punition pour mon absence, il m'expliqua qu'on ne punit pas les malades. Et il avait raison : Le maître, non seulement ne m'avait pas puni, mais il m'avait demandé de lui raconter mon calvaire ; Ce que je fis et ce qui sembla toucher son cœur au point de me témoigner une certaine compassion.

Bien plus tard après cet accident, j'arrive à l'école et trouve la cour vide ! Flagrant délit d'arrivée en retard ! Or arriver en retard à l'école, conduit inexorablement à une séance de coups de règle sur les doigts de la main. Et comme j'étais déjà absent lors de ma maladie, et que je n'ai pas été puni, j'ai pensé qu'aujourd'hui, je vais payer les arriérés si je pousse la porte de la salle de classe pour déranger tout le monde !

Ma décision est prise : J'inaugure l'école buissonnière, quitte à inventer une histoire de maladie car on ne punit pas les malades Je me dirige donc vers les champs situés à l'est du village pour admirer le superbe tapis multicolore printanier et pour en chasser les papillons et les criquets. A midi, je reviens à la maison pour manger comme d'habitude et au cours de l'après-midi, je retourne flâner sur le bord du talweg du sud ouest, me délectant de la vue panoramique où se découpent au loin les sommets enneigés de l'Atlas. Ah cette neige si loin et si mystérieuse ! La foulerais-je un jour des pieds ? Qui sait ? Le rêve pourrait devenir réalité !

Le lendemain, je justifie mon absence par un mal de tête et par un excès de fièvre. Le maître accepte mon mensonge avec une facilité inquiétante et va même jusqu'à me souhaiter une très solide santé pour l'avenir. Il se retourne ensuite vers le tableau pour y écrire le titre de la leçon d'aujourd'hui et annonce, en guise d'hors-d'œuvre *une petite révision*. Et, vous l'avez deviné, c'est à moi qu'incombe la responsabilité de rappeler à mes camarades ce qu'ils ont appris hier. Et vous l'avez aussi deviné : Je n'ai rien à déclarer, ni devant Dieu ni devant ces monstres de condisciples qui savourent déjà leur vengeance contre l'imbécile qui leur a faussé compagnie toute une journée en se croyant plus malin que le maître!

«*Je ne connais pas bien les maladies imaginaires ni leur guérison miraculeuse, mais je connais un truc efficace pour éviter leurs séquelles de paresse chez mes élèves*» me lance ce maître tout en me demandant de tendre la main droite.. Puis gauche... puis droite ..! Je ne me rappelle plus combien de fois j'ai changé de main, mais une chose est sûre : Les coups de règle, plus forts que d'habitude, m'ont enlevé définitivement le goût de faire du tourisme de campagne au moment où mes condisciples baillent joyeusement, à se décrocher les mâchoires, enfermés entre quatre murs !

À suivre dans le numéro de juillet de
Maghreb Canada Express